BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2021

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9.

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

Marcel Pagnol, *Marius,* Acte II, scène 5, 1929.

Marius tient avec son père un petit bar à Marseille. Il aime Fanny, une jeune marchande de coquillages, mais tarde à lui demander de l'épouser. Celle-ci s'inquiète de ses hésitations.

MARIUS

Fanny, je te jure qu'il n'y a pas de femme qui ait de l'importance dans ma vie.

FANNY

Alors, c'est simplement parce que tu ne veux pas de moi. C'est à cause de ma tante Zoé[1] que tu as honte de m'épouser ? Tu sais moi, je ne suis pas comme elle ! Au contraire !

MARIUS

Je le sais bien.

FANNY

Alors, dis-moi que je ne suis pas assez jolie, ou pas assez riche… Enfin, donne-moi une raison, et je ne t'en parlerai jamais plus.

MARIUS

Si je te le disais, tu ne comprendrais pas, et peut-être tu le répéterais, parce que tu croirais que c'est pour mon bien.

FANNY

Dis-moi ton secret, et je te jure devant Dieu que personne ne le saura jamais !...

MARIUS

Fanny, je ne veux pas rester derrière ce comptoir toute ma vie à rattraper la dernière goutte ou à calculer le quatrième tiers pendant que les bateaux m'appellent sur la mer.

FANNY

(Elle pousse un soupir. Elle est presque rassurée)

Ah bon ! C'est Piquoiseau[2] qui t'a monté la tête ?

MARIUS

Non… Il y a longtemps que cette envie m'a pris… Bien avant qu'il vienne… J'avais peut-être dix-sept ans… et un matin, là, devant le bar, un grand voilier s'est amarré… C'était un trois-mâts franc qui apportait du bois des Antilles, du bois noir dehors et doré dedans, qui sentait le camphre et le poivre. Il arrivait d'un archipel qui s'appelait les Iles Sous le Vent… J'ai bavardé avec les hommes de l'équipage quand ils venaient s'asseoir ici ; ils m'ont parlé de leur pays, ils m'ont fait boire du rhum de là-bas, du rhum qui était très doux et très poivré. Et puis un soir, ils sont partis. Je suis allé sur la jetée, j'ai regardé le beau trois-mâts qui s'en allait… Il est parti contre le soleil, il est allé aux Iles Sous le Vent… Et c'est ce jour-là que ça m'a pris.

---

[1] La tante Zoé : qualifiée un peu plus loin dans l'oeuvre de "fille des rues".

[2] Le personage de Piquoiseau est un ancien marin qui aime raconter à Marius ses souvenirs de tour du monde.

FANNY

Marius, dis-moi la vérité : il y avait une femme sur ce bateau et c'est elle que tu veux revoir ?

MARIUS

Mais non ! Tu vois, tu ne peux pas comprendre.

FANNY

Alors ce sont ces îles que tu veux connaître ?

MARIUS

Les Iles Sous le Vent ? J'aimerais mieux ne jamais y aller pour qu'elles restent comme je les ai faites. Mais j'ai envie d'ailleurs, voilà ce qu'il faut dire. C'est une chose bête, une idée qui ne s'explique pas. J'ai envie d'ailleurs.

FANNY

Et c'est pour cette envie que tu veux me quitter ?

MARIUS

Ne dis pas que « je veux », parce que ce n'est pas moi qui commande… Lorsque je vais sur la jetée, et que je regarde le bout du ciel, je suis déjà de l'autre côté. Si je vois un bateau sur la mer, je le sens qui me tire comme avec une corde. Ça me serre les côtes, je ne sais plus où je suis… Toi, quand nous sommes montés sur le Pont Transbordeur, tu n'osais pas regarder en bas… Tu avais le vertige, il te semblait que tu allais tomber. Eh bien moi, quand je vois un bateau qui s'en va, je tombe vers lui…

FANNY

Ça ce n'est pas bien grave, tu sais… C'est des bêtises, des enfantillages… ça te passera tout d'un coup…

MARIUS

Ne le crois pas ! C'est une espèce de folie… Oui, une vraie maladie… Peut-être c'est le rhum des Iles Sous le Vent que ces matelots m'ont fait boire… Peut-être qu'il y a de l'autre côté un sorcier qui m'a jeté un sort… ça paraît bête ces choses-là, mais ça existe… Souvent, je me défends : je pense à toi, je pense à mon père… Et puis, ça siffle sur la mer, et me voilà parti ! Fanny, c'est sûr qu'un jour ou l'autre je partirai, je quitterai tout comme un imbécile… Alors, je ne peux pas me charger de ton bonheur… Si je te la gâche, ta vie ?

FANNY

Si tu ne me veux pas, c'est déjà fait.

Vous commenterez ce texte extrait de *Marius* de Pagnol.
Vous pourrez vous inspirer du parcours de lecture suivant :

- Comment le désir d'ailleurs s'exprime-t-il dans cette scène ?
- Qu'est-ce qui rend la situation douloureuse et impossible à résoudre pour les deux personnages ?

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

A - Œuvre : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31 - Parcours : Notre Monde vient d'en trouver un autre.

Albert Jacquard, *Éloge de la différence. La génétique et les hommes,* 1978.

« Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente », Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*. Cette évidence, tous nos réflexes la nient. Notre besoin superficiel de confort intellectuel nous pousse à tout ramener à des types et à juger selon la conformité aux types ; mais la richesse est dans la différence.

[…]

Quel plus beau cadeau peut nous faire l'« autre » que de renforcer notre unicité, notre originalité, en étant différent de nous ? Il ne s'agit pas d'édulcorer les conflits, de gommer les oppositions ; mais d'admettre que ces conflits, ces oppositions doivent et peuvent être bénéfiques à tous.

La condition est que l'objectif ne soit pas la destruction de l'autre, ou l'instauration d'une hiérarchie, mais la construction progressive de chacun. Le heurt, même violent, est bienfaisant ; il permet à chacun de se révéler dans sa singularité ; la compétition au contraire, presque toujours sournoise, est destructrice, elle ne peut aboutir qu'à situer chacun à l'intérieur d'un ordre imposé, d'une hiérarchie nécessairement artificielle, arbitraire.

La leçon première de la génétique est que les individus, tous différents, ne peuvent être classés, évalués, ordonnés : la définition de « races », utile pour certaines recherches, ne peut être qu'arbitraire et imprécise ; l'interrogation sur le « moins bon » et le « meilleur » est sans réponse ; la qualité spécifique de l'Homme, l'intelligence, dont il est si fier, échappe pour l'essentiel à nos techniques d'analyse ; les tentatives passées d'« amélioration » biologique de l'Homme ont été parfois simplement ridicules, le plus souvent criminelles à l'égard des individus, dévastatrices pour le groupe.

Par chance, la nature dispose d'une merveilleuse robustesse face aux méfaits de l'Homme : le flux génétique poursuit son œuvre de différenciation et de maintien de la diversité, presque insensible aux agissements humains ; l'« univers des phénotypes [1]», où nous vivons, n'a fort heureusement que peu de possibilités d'action sur l'« univers des génotypes[2]», dont dépend notre avenir. Transformer notre patrimoine génétique est une tentation, mais cette action restera longtemps, espérons-le, hors de notre portée.

Cette réflexion peut être transposée de la génétique à la culture : les civilisations que nous avons sécrétées sont merveilleusement diverses et cette diversité constitue la richesse de chacun de nous. Grâce à une certaine difficulté de communication, cette hétérogénéité des cultures a pu longtemps subsister ; mais, il est clair qu'elle risque de disparaître rapidement. Notre propre civilisation européenne a étonnamment progressé vers l'objectif qu'elle s'était donné : le bien-être matériel. Cette réussite lui donne un pouvoir de diffusion sans précédent, qui aboutit peu à peu à la destruction de toutes les autres ; tel a été le sort, pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, des Esquimaux d'Ammassalik, sur la côte est du Groenland, dont R. Gessain a décrit la mort culturelle sous la pression de la « civilisation obligatoire ».

---

[1] Phénotypes : caractéristiques d'un individu liées à la fois à l'hérédité, mais aussi aux influences de son environnement.

[2] Génotypes : caractéristiques dont l'individu hérite biologiquement.

Lorsque l'on constate la qualité des rapports humains, de l'harmonie sociale dans certains groupes que nous appelons « primitifs », on peut se demander si l'alignement sur notre culture ne sera pas une catastrophe ; le prix payé pour l'amélioration du niveau de vie est terriblement élevé, si cette harmonie est remplacée par nos contradictions internes, nos tensions, nos conflits. Est-il encore temps d'éviter le nivellement des cultures ? La richesse à préserver ne vaut-elle pas l'abandon de certains objectifs qui se mesurent en produit national brut ou même en espérance de vie ?

Poser une telle question est grave ; il est bien difficile, face à cette interrogation, de rester cohérent avec soi-même, selon que l'on s'interroge dans le calme douillet de sa bibliothèque ou que l'on partage durant quelques instants la vie d'un de ces groupes qui nous émerveillent, mais où les enfants meurent, faute de nourriture ou de soins.

Pourrons-nous préserver la diversité des cultures sans payer un prix exorbitant ? Subi ou souhaité, un changement de l'organisation de notre planète ne peut être évité ; la parole est donc aux « utopistes ». Certains d'entre eux posent le problème en termes inattendus, ainsi Yona Friedman intitulant un de ses livres *Comment vivre entre les autres sans être chef et sans être esclave*. Même lorsque le monde qu'ils nous proposent nous paraît vraiment trop « différent » du nôtre, nous pouvons être à peu près sûrs que la réalité le sera plus encore.

Cet effort d'imagination, il semble que la génération, si décriée, qui s'apprête à nous succéder l'ait déjà largement entrepris.

(711mots)

Vous résumerez ce texte en 178 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 160 et au plus 196 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

Pourquoi éprouvons-nous des difficultés à admettre la diversité comme une richesse ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur le chapitre « Des Cannibales » des *Essais* de Montaigne, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

B - Œuvre : Jean de La Fontaine, *Fables* (livres VII à IX) - Parcours : Imagination et pensée au XVIIe siècle.

Philippe Meirieu, « Entrer dans le récit », Revue *Sciences Humaines*, n°274, octobre 2015.

Jean Piaget[1], en 1925, s'intéresse à la manière dont des enfants de 4 à 12 ans parviennent à construire un récit à partir d'un couple d'images : « Regarde bien ces deux images. C'est la même histoire. La première, c'est le commencement de l'histoire. L'autre, c'est la fin de l'histoire. Regarde bien et raconte-moi toute l'histoire. » Les enfants soumis à ce test rencontrent de grandes difficultés à relier les deux images. Pourtant, les mêmes personnages y figurent de façon très explicite et les liens possibles entre les deux situations sont faciles à imaginer… Jusqu'à 8 ans, trois-quarts des enfants ne sont pas capables – bien qu'on leur dise que les deux images représentent une même histoire – d'identifier les personnages communs, au dessin pourtant très caractéristique. C'est au-delà de 8 ans que les enfants repèrent progressivement la possibilité d'une relation, ce qui amène J. Piaget à conclure que « la difficulté à identifier les personnages correspondants d'une série d'images n'est que le cas particulier d'une difficulté très générale chez l'enfant et que l'on peut appeler la difficulté à faire interférer les groupements logiques ».

Certes, les enfants d'aujourd'hui ne sont plus ceux de 1925 et sont baignés très tôt dans un flux d'images animées qui, fort probablement, faciliterait leur réussite au test de J. Piaget. Certes, le protocole piagétien neutralise volontairement toute intervention pédagogique facilitatrice. Mais, pour autant, l'expérience de J. Piaget reste relativement d'actualité : elle a le mérite de montrer que le fait de « faire interférer », « mettre en relation », « inventer pour relier » n'est pas une attitude spontanée, qu'elles sont difficiles à acquérir et doivent donc faire l'objet d'une formation !

Cette difficulté d'accès au récit élaboré est problématique et, si elle n'est ni prise en charge par une pédagogie spécifique à l'école ni compensée par des pratiques familiales régulières (lire et raconter des histoires, échanger des anecdotes, faire le récit de sa journée, etc.), elle constitue un profond handicap pour le développement de la personne, l'accès à la pensée et même, tout simplement, la communication quotidienne professionnelle (qui est, le plus souvent, structurée comme un récit).

Car, comme nous l'a appris Paul Ricoeur, le récit est une structure langagière qui fait sens : il transforme les faits (chaotiques et, par définition, infinis) en évènements qui s'enchaînent les uns les autres ; il permet ainsi, tout à la fois, d'isoler ce qu'on choisit de privilégier et de le mettre en relation en choisissant un point de vue particulier.

C'est pourquoi, du côté de l'énonciateur, le récit est un élément essentiel de la construction de l'identité, dans ses deux volets indissociables, l'unité et l'inventivité : Jérôme Bruner nous explique que « se raconter, c'est bâtir une histoire qui dirait qui nous sommes, ce qui s'est passé et pourquoi nous faisons ce que nous faisons ». Mais c'est aussi un moyen – implicite ou explicite – d'explorer des possibles : quand je dis « j'ai fait cela », je dis aussi, d'une certaine manière, « j'aurais pu faire autrement ». Et quand les choses se sont réellement passées, cette idée ne m'est pas venue à l'esprit, le récit m'ouvre néanmoins des perspectives pour la prochaine fois, pour tout à l'heure ou pour demain. Le récit – que je parle de moi ou d'un tiers – comporte, en effet, toujours deux aspects : ce que je dis, la manière dont j'enchaîne les événements dans une temporalité qui leur donne sens, et l'inévitable ellipse, ce que je tais volontairement ou involontairement, mes hésitations, mes retours en arrière, mes silences, même ténus, mes repentirs, même à peine visibles… Il y a donc, dans tout récit, quelque chose d'attendu, de « générique » (et qui identifie le récit à une catégorie : le drame, l'histoire drôle, la romance, l'affrontement, etc.) et une part

[1] Jean Piaget : spécialiste de psychologie de l'enfant.

d'inattendu qui affleure toujours plus ou moins, une part d'ouverture qui est aussi une possibilité fantastique de faire « l'expérience narrative de la liberté ».

Du côté du récepteur du récit, il se passe aussi des choses essentielles : il apprend progressivement à découvrir que, selon l'expression de J. Bruner, « tout narrateur a un point de vue et chacun a un droit inaliénable[2] à interroger celui-ci ». Quels que soient les efforts du locuteur pour « ancrer » » son récit dans la réalité, il ne peut pas tout expliquer, tout justifier, encore moins barrer toutes les issues que le héros – qui parle ou dont on parle – n'a pas empruntées. Tout récit ouvre toujours au questionnement : il mobilise ainsi, tout à la fois, l'imaginaire et la démarche de vérification. Il interpelle celui qui l'écoute et ce n'est pas parce que nous nous y laissons « embarquer » que nous renonçons à faire fonctionner notre propre intelligence narrative… Tout au contraire.

(816 mots)

Vous résumerez ce texte en 204 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 183 et au plus 224 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

Pourquoi selon vous le récit donne-t-il au lecteur à la fois du plaisir et des clés pour comprendre le monde ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les livres VII à IX des *Fables* de la Fontaine, sur le texte de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés durant l'année dans le cadre de l'objet d'étude « la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[2] Inaliénable : qui ne peut être ôté.

C - Œuvre : Voltaire, *L'Ingénu* - Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Étienne Klein, *Le goût du vrai*, Tracts n°17, juillet 2020.

La philosophie des lumières défendait l'idée que la souveraineté d'un peuple libre se heurte à une limite, celle de la vérité, sur laquelle elle ne saurait avoir de prise.

David Hume écrit en 1742 : « Même si le genre humain tout entier concluait de manière définitive que le Soleil se meut et que la Terre demeure en repos, en dépit de ces raisonnements, le Soleil ne bougerait pas d'un pouce de sa place et ces conclusions resteraient fausses et erronées à jamais ». Les vérités scientifiques, nous dit en somme le philosophe écossais, ne sauraient relever d'un vote. La crise sanitaire que nous traversons a toutefois montré avec éclat que nous n'avons guère retenu la leçon. […]

Le 5 avril dernier, alors qu'aucune étude thérapeutique n'avait encore eu le temps d'aboutir, *Le Parisien* publiait les résultats d'un sondage abracadabrantesque. Á la question : « D'après vous, tel médicament est-il efficace contre le coronavirus ? », 59% des personnes interrogées répondaient oui, 20% non. Seuls 21% des sondés déclaraient qu'ils ne savaient pas. L'immense majorité (80%) affirmait donc savoir ce que personne ne savait encore …

Certes révélatrice sur nos systèmes de croyances, sur notre promptitude à nous considérer experts, une enquête de ce type ne dit strictement rien de l'efficacité thérapeutique dudit traitement. Elle ne fait qu'embrouiller les choses et troubler les esprits.

Tant s'en faut que[1] je souhaite restreindre notre liberté de croire ou de penser. Mais il me semble important de pointer quatre biais[2] qui la contaminent à notre insu et s'amplifient par interférences mutuelles.

Primo : la tendance à accorder davantage de crédit aux thèses qui nous plaisent qu'à celles qui nous déplaisent. Sans aller y voir de trop près, nous adhérons spontanément aux « vérités » qui répondent à nos vœux, rejetant les autres d'un revers de main. Gouvernés par nos émotions, notre *feeling*, nous prenons nos désirs pour des réalités. Et tant pis pour les faits ou les arguments qui viendraient à nous démentir.

Deuzio : ce que certains appellent plaisamment l'*ipsédixitisme* : « dès lors que le maître lui-même l'a dit (ipse dixit), alors on ne discute pas ». L'autorité que nous accordons à X ou Y nous incline à considérer comme vrais tous les propos qu'il tient, nous dispensant d'exercer notre esprit critique. Dan Sperber qualifie d'« effet gourou » cette sensibilité aux arguments d'autorité[3]. Dans sa forme dégradée, ce travers nous pousse à croire qu'une chose est vraie pour l'unique raison que nous l'avons lue ou entendue.

Tertio : l'*ultracrépidarianisme,* autre néologisme malicieux construit à partir de la locution latine *: Sutor, ne supra crepidam* (« Le cordonnier doit s'arrêter au rebord de la chaussure »). Ce mot désigne la tendance, fort répandue, à parler avec assurance de sujets que l'on ne connaît pas.

Quarto : la confiance accordée à l'intuition personnelle, au bon sens, aux évidences apparentes, pour émettre un avis sur des sujets scientifiques. Or non, la gravité ne fait pas tomber les corps lourds plus vite que les corps légers – même si l'on voit bien que les boules de pétanque chutent plus rapidement que les feuilles mortes. Non, le mouvement des corps qui ne sont soumis à aucune force ne s'arrête jamais – même si notre bicyclette finit par s'immobiliser si nous cessons de pédaler. […] Ouvrez un manuel scientifique, de quelque discipline que ce soit : vous y constaterez que les sciences sont de grosses machines à

[1] Tant s'en faut que : Ne croyez pas que.
[2] Biais : déformations de la pensée.
[3] Un argument d'autorité est un raisonnement qui se réfère à une personnalité connue pour renforcer le propos.

pulvériser les préjugés et à contredire les interprétations spontanées que nous faisons des phénomènes qui nous entourent.

Le droit des citoyens à poser des questions, à enquêter, à émettre des avis, à interpeller les chercheurs comme les gouvernants, n'en demeure pas moins un droit absolu. Et qu'il doit leur être répondu de la façon la plus honnête possible. Mais avoir un avis n'équivaut nullement à connaître la justesse ou la fausseté d'un énoncé scientifique. Les revues scientifiques ne sont certes pas parfaites − il leur arrive de publier des articles contenant des erreurs ou présentant des conclusions biaisées −, mais ni Twitter ni Facebook n'ont vocation à concurrencer *Nature*[4], encore moins à en tenir lieu, comme ils tendent parfois à le faire ces derniers temps.

Au demeurant, l'indépendance de la vérité scientifique évoquée par Hume n'enlève rien à la liberté individuelle : ni Newton, ni Darwin, ni Einstein n'étaient des dictateurs en puissance. Elle la protège, au contraire, du moins en démocratie. Car lorsque le pouvoir ment, trompe ou se trompe, l'individu peut alors se réclamer de cette vérité pour le contester.

(778 mots)

Vous résumerez ce texte en 194 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 175 et au plus 213 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

L'autorité intellectuelle ou scientifique nous dispense-t-elle d'exercer notre esprit critique ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[4] *Nature* : revue scientifique de référence.